

LOUIS CODET

LOUIS
L'INDULGENT

nrf

GALLIMARD



LOUIS L'INDULGENT

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

CÉSAR CAPÉLAN.

LA FORTUNE DE BÉCOT.

LA PETITE CHIQUETTE.

POÈMES ET CHANSONS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES
CENT NEUF EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIERE SUR PAPIER
VERGÉ LAFUMA-NAVARRÉ AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE, DONT NEUF EXEMPLAIRES HORS COM-
MERCE MARQUÉS DE A A I, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS
AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
NUMÉROTÉS DE I A C, ET HUIT CENT QUATRE-VINGT-TREIZE
EXEMPLAIRES IN-8° COURONNE SUR PAPIER VÉLIN PUR
FIL LAFUMA-NAVARRÉ, DONT TREIZE EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE MARQUÉS DE a A m, HUIT CENT CINQUANTE
EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE
NUMÉROTÉS DE 1 A 850, TRENTE EXEMPLAIRES D'AU-
TEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 851 A 880, CE
TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT
L'ÉDITION ORIGINALE.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSER-
VÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT
BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1925.

LOUIS CODET

LOUIS L'INDULGENT

troisième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

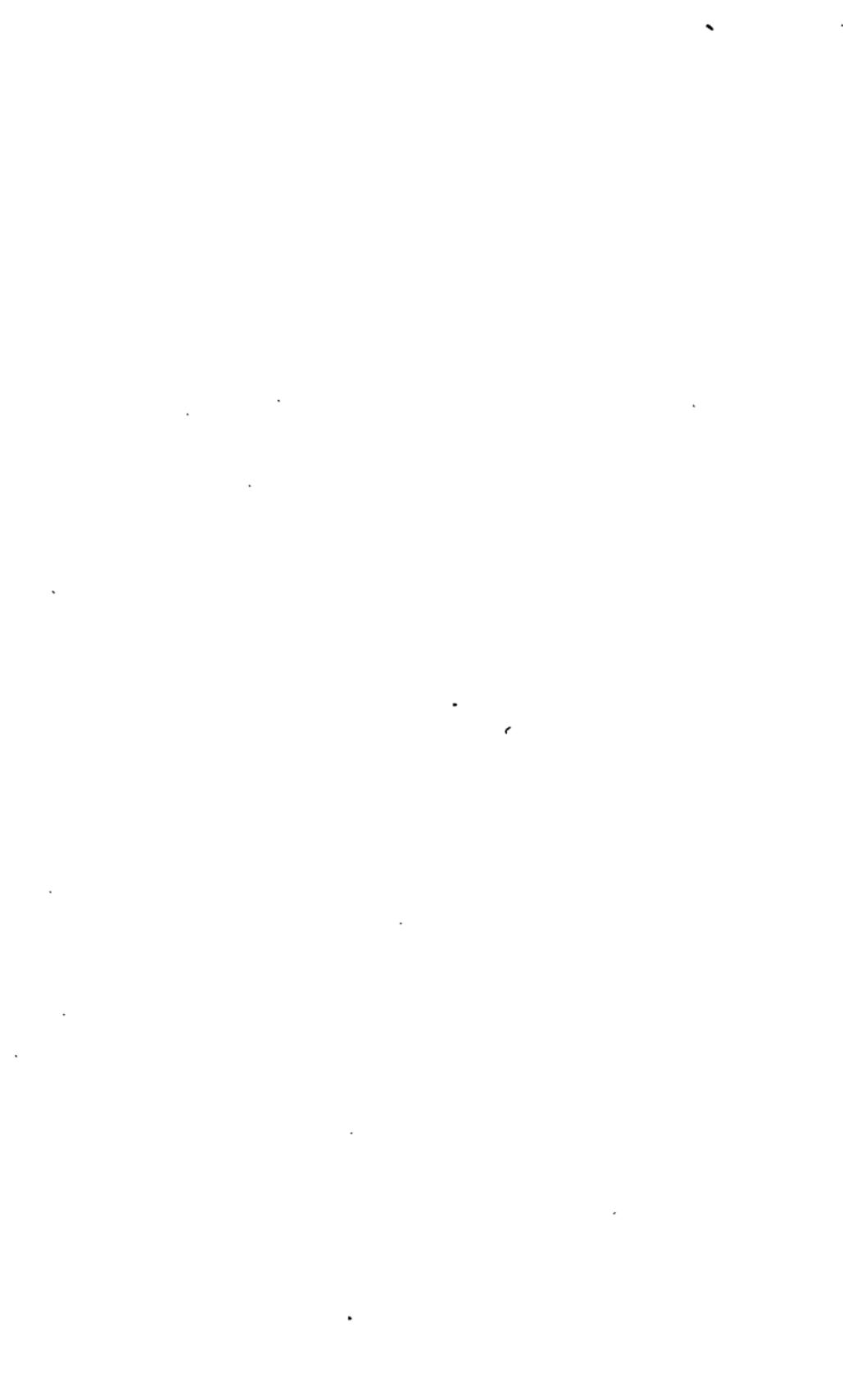
ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle, (VI^{m^e})

NOTE DE L'ÉDITEUR

Louis Codet a écrit « Louis l'Indulgent » à l'âge de vingt-quatre ans.

Le manuscrit de cet ouvrage nous ayant été confié par son frère, nous avons pensé, avec les amis de Louis Codet, que ces pages de jeunesse devaient être connues du public qui y retrouvera les qualités exquisés de l'auteur de « La rose du Jardin », de « La petite Chiquette », de « La fortune de Bécot », de « César Capéran » et des « Poèmes et Chansons ».



PREMIÈRE PARTIE

LES MOUCHES

Louis fit une remarque singulière, un jour d'été, dans son enfance.

Ce jour-là, tante Aimée surveillait la confiture, et s'occupait à écumer les bassines de cuivre. Louis s'échappa et alla courir dans la montagne. Lorsqu'il fut fatigué, il se coucha sur l'herbe, dans une olivette, et ferma les yeux.

Mais les mouches se posaient sur ses mains, sur son visage, se promenaient sur ses jambes nues.

Il s'accouda dans l'herbe, et observa les mœurs des mouches.

De leurs pattes frêles et anguleuses, qu'elles pliaient et déplaient, elles se lissaient les ailes et elles se caressaient la tête. Elles brillaient comme du mica... Elles s'envolaient, en bourdonnant, dans un petit brouillard d'ailes...

Une grosse mouche tournait dans l'air, choquait les feuilles, et de son vol bourru naissait une musique légère.

Louis voulut prendre une mouche, entre deux doigts ; mais elles s'envolaient toutes.

Alors il arracha un long brin d'herbe. Vers les mouches posées sur ses vêtements, il l'inclina, comme si l'air l'eût balancé : et, à sa grande surprise, il les effleurait, du brin d'herbe vert. Elles se promenaient, elles se frottaient les pattes. Avec le brin d'herbe effilé, il touchait, comme il voulait, leurs ailes transparentes.

Pourquoi n'ont-elles pas peur ? se dit-il, étonné. Il réfléchit. Il décida qu'il se peindrait une main en vert, et qu'il reviendrait le lendemain. Il mit dans sa poche une poignée d'herbes, pour avoir un modèle. Mais il pensa que les mouches n'étaient pas averties par leurs yeux : puisqu'elles s'envolaient tout de même, lorsqu'il s'approchait par derrière ! Elles devaient avoir du flair, comme les chiens. Cette pointe noire, pareille à un bout d'aiguille, qu'elles lançaient et retiraient sous leur tête, devait être leur nez pointu... Quelles drôles de bêtes !... Il se souvint que l'un de ses camarades leur ôtait les ailes, et s'amusait à les voir marcher comme de petits sacs avec des pattes. Elles se méfient ! pensa-t-il. Pourquoi est-on méchant ?... Elles se méfient de moi. Mais elles ne craignent pas les herbes.

Louis souriait, assis sous les oliviers au feuil-

lage d'argent. Le jour d'été était fait de mille petits bruits et de mille petits silences. Des oiseaux cachés pépiaient : On entendait qu'ils ouvraient dans l'ombre leurs gorges fraîches. Et tandis que Louis rentrait à la maison, il lui semblait que toutes les petites bêtes qui volaient, ou sautillaient, sur la terre, s'avertissaient craintivement qu'un homme passait.

Louis trouva son grand-père dans la cuisine. Coiffé de son panama, appuyé sur sa canne, il regardait danser le feu. Le grand-père aimait les arbres : pendant sa jeunesse, il en avait planté autour de sa maison. Il se promenait sous leurs ramures, en battant le sable de sa canne, et décapitant les mauvais champignons ; tous les soirs, on le voyait marcher lentement dans une grande allée de platanes, au coucher du soleil. Mais plusieurs arbres étaient morts, et il les suivait des yeux jusque dans les flammes.

Au dîner, le grand-père raconta en effet que le vent, la nuit précédente, avait brisé la grosse branche d'un platane, le quatrième, auprès des rosiers nains.

— Et voilà un arbre mutilé ! dit-il en haussant les épaules.

— Va-t-on brûler la branche ? demanda Louis.

— Tu l'as dit !... Elle fera cuire ton repas !

Mais tante Aimée, les joues empourprées, tout excitée par le succès de la confiture, formait mille projets chimériques. Elle promit à son neveu de le conduire, plus tard, en Espagne et en Italie. Puis elle lui jura qu'ils iraient tous les deux à la prochaine Exposition Universelle.

— Moi, dit-elle, je m'instruis aux Expositions. Je ne m'instruis que là. Je me souviendrai toute ma vie des fourmis mexicaines que j'ai vues habillées en danseuses.

— Oh ! fit Louis. Comment étaient-elles habillées ?

— Elles avaient une ceinture d'or, et une jupe de gaze, dit tante Aimée.

Louis songeait. Il avait suffi d'une mouche et d'un brin d'herbe pour que le monde s'animât à ses yeux. Les pays inconnus, où l'on vêtait de gaze les fourmis, lui paraissaient peuplés de bêtes timides et merveilleuses. Les vieux arbres, qu'aimait tant son grand-père, lui semblaient à présent de vieux serviteurs, des géants aux bras tortueux, debout autour de la maison ; et il écoutait avec émotion, par la fenêtre ouverte, le bruit de leur feuillage que caressait l'air du soir...

C'est ainsi que Louis rêvait — en Roussillon, un soir d'été.

ALLÉGRIA

Les adolescents, à l'éveil de la puberté, ressentent un orgueil délicieux. Mais, bientôt, le désir des femmes devient en eux un tourment, et la plus étrange des fièvres.

Louis était en rhétorique, au collège de Perpignan : il souffrait de la sorte, depuis plusieurs mois. Souvent, accoudé sur la table, il glissait un oblique regard sous les ombrages de la cour, et il évoquait des figures voluptueuses. Le soir, il parcourait avec langueur les vieilles rues qui avoisinent la Citadelle ; il passait, lentement, devant le *Bar de l'Espérance*, ou devant le *Bar de l'Oranger*...

Il y retournait le lendemain... Parfois le vent soulevait les rideaux de leurs portes : on les apercevait qui cousaient, qui jouaient aux cartes. Quelques-unes se penchaient à leurs fenêtres, lorsque la troupe défilait, poudreuse, après une

marche : elles riaient, et elles envoyaient des baisers aux soldats.

En peignoirs bleus ou roses, elles ramassaient du linge sur l'herbe des remparts, aux derniers rayons du soleil.

Une nuit de printemps, à neuf heures, Louis se coula dans la rue, par la porte de l'écurie, et rejoignit sur l'Esplanade deux camarades qui l'attendaient : Treix et le petit Parcerou. Ils combinèrent tout, en chuchotant ; puis ils se dirigèrent vers le *Bar de l'Oranger*. Ils entrèrent...

Ils en ressortirent furtivement, et s'éloignèrent à grands pas, en causant de leurs femmes. Louis sentait toute sa chair légère, ses jambes faibles, et une fraîcheur de menthe dans ses yeux.

— Oui, je veux bien ! disait Parcerou de sa voix flûtée. Ma femme avait le ventre un peu fort ! Mais tu n'as pas vu sa poitrine, mon vieux ? Des tetons durs comme les deux poings !...

— Avez-vous remarqué, disait Louis, que ma femme était espagnole ? Elle se nommait Allégria... C'était une femme bizarre !... Elle a gardé tous ses colliers...

Ils s'assirent devant un petit café, qu'éclairait un papillon de gaz. Treix frappa sur les vitres, voilées, à l'intérieur, par des rideaux qua-

drillés de rouge. Ils commandèrent trois bocks.

Ils étaient dans une rue qui semblait très profonde, sous les hautes étoiles. A leurs pieds, glissait un ruisseau brillant de lune ; quelques pavés mouillés jetaient des feux. Devant une porte cochère, des hommes en bras de chemise chargeaient sur une charrette des *panières* d'artichauts, dont la senteur âpre et fraîche imprégnait l'air de la nuit. Dans le café, un inconnu se mit à gratter de la guitare, puis s'arrêta.

Louis se taisait. Parcerou bavardait sans se lasser. Treix, qui était le plus grand, leur posait la main sur l'épaule et les appelait : mes chers enfants.

Une charrette, tirée par un grand cheval aux sabots chevelus, passa lourdement devant eux. A demi-couché sur les *panières* tremblantes, un jeune catalan sifflotait, se tenant le genou dans les mains : ses lèvres brillaient, et ses yeux humides de clair de lune. Louis se plut à penser qu'il avait sans doute une maîtresse.

Les bocks étaient vidés ; leurs cigarettes se consumaient entre leurs doigts. Ils avaient ôté leurs bérets, et le vent soufflait dans leurs cheveux. Louis approchait son poignet de ses narines, et dans sa manche, négligemment, il respirait encore l'odeur d'Allégria.

— Quand ma mère était jeune, dit Parcerou, elle avait tant de cheveux, que le poids lui donnait la migraine... Elle était très jolie, dans ce temps, vous savez ?...

— Ma mère était toute blonde, dit le grand Treix. Tu la connais bien, Parcerou ?... Elle n'avait rien. Mon père l'a épousée par amour.

— Moi, je me souviens à peine de la mienne, dit Louis. On voit, sur ses photographies, qu'elle était, aussi, jolie et fine...

Louis, un peu engourdi, regardait scintiller le ruisseau. Il pensa soudain qu'il était drôle d'avoir parlé de leurs mères un pareil soir.

Mais il sentait que cette louange mystérieuse était montée du fond de leur cœur...

nrf

